

80^e ANNIVERSAIRE
**D-DAY & BATAILLE
DE NORMANDIE**

1944 - 2024

6 juin 1944
La libération
d'Anguerny
et de Colomby-sur-Thaon





L'humanité n'apprend jamais assez de son Histoire. Alors que les souvenirs s'estompent, notre commune n'oublie pas sa libération le 6 juin 1944, précédant la libération de la France et de l'Europe après de durs combats. La libération de l'asservissement de notre pays. La libération de l'idéologie nazie qui avait conduit aux pires extrémités, aux infamies inimaginables. Des jeunes Canadiens, qui auraient pu rester tranquilles chez eux, ont traversé l'océan dans ce but. Ils étaient présents au soir du D-Day à Colomby-sur-Thaon et Anguerny et 7 d'entre eux y ont perdu la vie.

A ces jeunes, nos libérateurs, nous devons la reconnaissance. Nous leur devons le respect. Nous leur devons notre mémoire. Plusieurs monuments de notre commune, des noms de rue, le nom de notre école gravent durablement ce souvenir. Mais c'est dans nos têtes et dans nos cœurs que la flamme du souvenir doit être entretenue.

Grâce à eux, l'Europe tout entière a pu se reconstruire dans la paix. La paix, un bien si fragile comme nous le montrent les conflits actuels.



Le 80ème anniversaire est l'occasion de retracer les événements qui concernent plus particulièrement notre commune. Scellées par leur libération, Colomby-sur-Thaon et Anguerny sont devenues Colomby-Anguerny.

Commune de Colomby-Anguerny
2-4 rue du Régiment de la Chaudière
14610 Colomby-Anguerny

Nous nous souviendrons d'eux.

Le Maire,

02 31 80 08 30 / www.anguerny.fr

Jean-Luc Guillouard

Sommaire

Je m'appelle Fernand Hains	2
De Bernières à Colomby-Anguerny, résumé des opérations de libération.....	11
Le débarquement dans le souvenir des habitants du village.....	12
Les petites histoires de l'occupation et de la libération.....	20
couverture : carte du jour J et J+1 sur le secteur JUNO	26

Je m'appelle Fernand Hains

ou l'histoire de la libération d'Anguerny et de
Colomby-sur-Thaon racontée par un soldat Canadien



Mon nom est Jean-Louis Fernand Hainz, mais on m'appelle Fernand. J'ai 28 ans. Je suis né à Montréal et j'ai vécu jusqu'à présent à Sheerbrooke, rue du Mont Plaisant puis tout près à Brompville dans la Province de Québec.

Mon père Donat est comptable, ma mère Alice s'occupe de notre grande famille car j'ai 3 frères et 4 sœurs.



Alice et Donat, le jour de leur mariage en 1913

Connaissez-vous la région de Sherbrooke ? J'adorais me promener le long de la Rivière Saint-François où je pêchais la carpe, la truite, le brochet avec mon petit frère Roland. Il y avait même des esturgeons !

J'aimais quand j'étais enfant me promener dans la forêt de Windsor. Je préférais l'automne, souvent ensoleillé et les couleurs flamboyantes des érables à sucre, des tulipiers, des chênes rouges et des bouleaux jaunes. J'attendais les premières neiges avec impatience, et nous étions tous heureux de parcourir des kilomètres sur le manteau blanc, avec cette belle impression d'être les premiers à fouler la neige fraîche. J'aimais aller jusqu'à la cabane, perdue dans la forêt, un endroit tout simple avec une petite table, quelques chaises et un poêle. Nous y passions le dimanche avec la famille et les copains à lire, à grignoter ou à ne rien faire en regardant le



feu crépiter et oublier les moins vingt degrés dehors.

Mais l'hiver était long et nous attendions avec impatience l'arrivée d'un printemps tardif et court avant que s'installe l'été. Nous étions alors dévorés par les moustiques !

Les USA, que nous appelions l'Amérique, n'étaient pas très loin, mais je n'y suis allé qu'une fois. Mais cette Amérique-là, le Vermont, ressemblait au Québec avec les mêmes hivers et la même nature.



Mon travail était simple. J'étais peintre en bâtiment, et je travaillais à la demande comme journalier depuis que j'avais quitté l'école, à 17 ans. Le travail ne manquait pas au début, puis je me suis retrouvé au chômage. Je me suis engagé dans les fusiliers de Sherbrooke en 1940. L'Europe était déjà en guerre, et je savais à quoi m'en tenir car l'armée du Canada faisait partie des forces du Commonwealth, rattachées à Sa Majesté.



En février 1942, je me suis enrôlé dans l'armée active du Régiment de la Chaudière. Je craignais de ne pas être accepté, car je porte des lunettes depuis l'âge de 5 ans.

L'année suivante, mon petit frère s'est aussi engagé dans ce Régiment qui tient son nom de la rivière bouillonnante qui se jette dans le fleuve Saint-Laurent à Lévi, juste en face de la ville de Québec.



Roland me ressemble, sans les lunettes

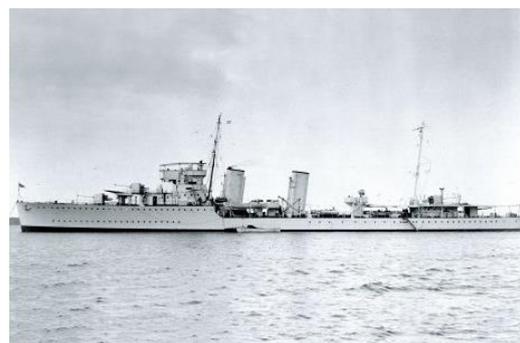
Mais c'est à Valleyfield une petite île sur le Saint-Laurent, près de Montréal que j'ai suivi mes entraînements. De bons copains qui venaient de tout le Québec, mais aussi de la province du New-Brunswick. J'étais assez fier car pour moi, être militaire me donnait un statut, me sortait de ma situation précaire alors que j'avais déjà 24 ans. Nous parlions tous français avec notre bel accent, et beaucoup d'entre nous parlaient aussi anglais. Je me souviens des paroles d'un de mes camarades : « je suis antimilitariste, mais il faut se débarrasser de l'horreur nazie ».



A gauche, c'est moi en 1943 à Bromptonville.

J'ai quitté Valleyfield pour Windsor en Nouvelle Ecosse l'an dernier, en septembre 1943. Dès le lendemain, le 13 septembre, nous avons embarqué.

Nous avons traversé le grand océan entre Halifax et l'Angleterre à bord de cargos en convoi, protégés par deux destroyers. Je me souviens que les cargos faisaient des zigzags pour parer à des éventuelles attaques de sous-marins allemands. Le voyage a duré 6 jours. Nous avons débarqué à Liverpool en contournant l'Irlande par le sud.



Un destroyer d'escorte

Puis des camions nous ont conduits quelque part dans la campagne anglaise près de Southampton. Nous y avons poursuivi notre entraînement très sévère, mais tout de même bienveillant.

(To be completed in triplicate. Copy designation to be shown by striking out terms not applicable.) R.Q. 17753-1048

Unit R. 221000 R. Regimental Number D-124725

CANADIAN ACTIVE SERVICE FORCE
ATTESTATION PAPER

- Surname HAINS
- Christian Names FERNAND JEAN LOUIS
- Present address Bromptonville Boite 501
- Date of birth 27 Septembre 1915
- Place of birth Canada (Country) Québec (County or Province) Montréal (Town or Township)
- Religion (state denomination) Catholique-Romain
- Trade or Calling Journaier
- Married, Widower or Single Célibataire
- Name of next of kin Alice Hains
- Relationship Mère
- Address of next of kin Bromptonville Boite 501
- Do you belong to, or have you served in the Active Militia of Canada? Yes
Les Familiers de Sherbrooke (R) C.A. depuis juillet 1940
- Have you served in (a) The Canadian Active Service Force? NON (If Yes, Give Regimental No. and Unit)
(b) Any other Naval, Military, or Air Force? NON (If Yes, specify Unit and Period of Service)
- Did you serve during the Great War 1914-1918? NON (If Yes, specify Regimental No., Unit and Dates of Service)

DECLARATION TO BE MADE BY MAN ON ATTESTATION

I, Fernand Hains do solemnly declare that the above particulars are true, and I hereby engage to serve in the Canadian Active Service Force so long as an emergency, i.e., war, invasion, riot or insurrection, real or apprehended, exists, and for the period of demobilization after said emergency ceases to exist, and in any event for a period of not less than one year, provided His Majesty should so require my services.

Date 19 février 1942 Fernand Hains (Signature of recruit)

OATH TO BE TAKEN BY MAN ON ATTESTATION

I, Fernand Hains, do sincerely promise and swear (or solemnly declare) that I will be faithful and bear true allegiance to His Majesty.
Fernand Hains (Signature of Recruit)



Notre commandant était habillé tous les jours comme nous, culotte trop large de laine, pull, béret. Cela m'a surpris mais, je ne sais pas pourquoi, cela m'a donné confiance.

Dans les semaines précédant le débarquement, que nous savions tous imminent, sans rien connaître de la date et de son lieu, nous avons été regroupés le long de la côte anglaise sur des dizaines de kilomètres devant le Solent et l'île de Wight. Nous étions du côté de Leppe..

Je me souviens des bruits incessants des locomotives, du chargement des munitions, des bruits du métal contre le métal, du grincement des grues, de la TSF joyeuse qui grésillait un jazz nouveau. Je me souviens des ballons captifs qui nous survolaient, du va-et-vient des vieux rafiots qui se croisaient devant la plage et de leur fumée parfois noire, parfois grise, et même parfois rose ; de nos camarades qui lézardaient torse nu avec leur plaque d'identité au cou.

« Celui-là, oui celui-là avec la nuque grise, plus nonchalant que les autres, une cigarette sur le coin de la gueule, qui relève continuellement une mèche trop longue de cheveux. Ceux-ci, sales, pas rasés, la chemise ouverte, les manches relevées, en train de couper le pain blanc avec leurs mains noires ; ceux-là, à genoux près d'un tas de pennies, jouant leur solde. Cet officier, la calotte en abat-jour, la pipe au bec, un livre à la main ; celui-ci un roman grivois ; celui-là, la Bible. Et cet autre, plié en deux, le cul dans un trou de cordage. Les pattes plus hautes que la tête, en train d'écrire. »¹

C'est là que j'ai fait la connaissance du capitaine d'une autre compagnie, Michel Gauvin. Cet homme était poli et distingué, coiffé en brosse comme beaucoup d'officiers. Il avait le regard profond de ceux qui observent

leur entourage, les actions des uns et des autres, le théâtre de la vie. Âgé de seulement 25 ans, un peu plus jeune que moi qui en avait désormais 28, sorti lieutenant de l'école d'officiers de Laval tout près de Montréal, il venait d'être promu capitaine au sein du Régiment de La Chaudière, dans lequel j'étais un simple *private*.



Le capitaine Michel Gauvin devenu major en septembre 1945

J'ai reconnu plusieurs de mes anciens camarades du Régiment de Sheerbrooke, qui allaient participer aussi au débarquement.

Et puis, le premier juin, nous nous sommes regroupés à Southampton, dans un tumulte et une mêlée indescriptibles. Petits et gros navires. Notre point de repère était le bateau, le HSMC Prince David² numéroté *Flotile 5290*, et le numéro de notre péniche de débarquement.

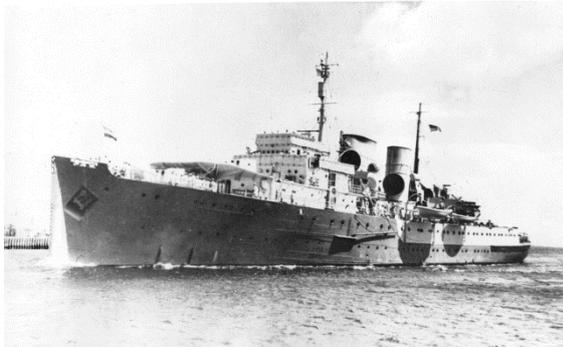
Hier soir, nous nous sommes préparés au départ.

¹ Extrait du poème de Michel Gauvin dédié à son ami, Jean Saint-Jacques, lieutenant au Régiment de la Chaudière, mort au champ d'honneur le 16 août 1944.

² Prince David, diminutif du futur roi Edouard VIII, alors Prince de Galles. David est son 2^{ème} prénom.



Curieusement, avant le départ, le silence s'est installé, au point d'entendre les clapotis qui heurtaient la coque. Je devinais notre Lieutenant en train d'écrire sur son carnet. D'autres essayaient de dormir. D'autres priaient, car beaucoup de Québécois ont la foi.



HSMC Prince David

Et ce fut le départ. Les secousses étaient importantes, les vagues étaient grosses, surtout quand nous avons atteint le large. J'ai eu le mal de mer, malgré les pilules qui nous ont été fournies, et je n'étais pas le seul. Je ne voyais rien à l'extérieur, bien que ce fût la pleine lune, mais j'entendais le grondement d'un nombre important de bateaux réunis dans un seul bruit sourd.



Le capitaine nous a alors expliqué notre plan de bataille. Le débarquement aura lieu sur différentes plages de Normandie, en évitant les ports, trop dangereux. Le Régiment de la Chaudière débarquerait à Bernières-sur-mer avec le *Queen's Own Rifles*, qui nous précède et est chargé de nettoyer la plage. Le nom de code de cette plage est *Nan White*. Nous

débarquerons ensuite et notre mission sera de progresser le plus rapidement et le plus loin possible jusqu'au soir, jusqu'à la ligne *Elm*, ligne imaginaire entre Creully et Anisy.

Pour l'avant-garde des régiments du *Queen's Own Rifles* et du *Nova Scotia Regiment*, l'objectif plus ambitieux est d'atteindre l'aérodrome de Carpiquet et de couper la route de Caen à Bayeux ainsi que la voie ferrée. Cet objectif est dénommé *oak line*. Un régiment mécanisé, le Fort Garry Horse, faisant route sur des péniches spécialisées, nous accompagnera avec des chenillettes. Nous sommes la compagnie A. Deux autres compagnies B et C débarqueront à Bernières en même temps que nous. D'autres régiments canadiens débarqueront au même moment plus à l'Est à Bernières et à Saint-Aubin et plus à l'ouest depuis Courseulles jusqu'aux abords de Ver-sur-mer. L'ensemble de ces points de débarquement constitue Juno Beach, une plage de 8 km !



Quand j'aperçois la côte française aux aurores, j'entends déjà le bruit des canons et des mitrailleuses. Je vois au loin la plage envahie par les fumées. C'est le *Queen's Own Rifles* qui nous précède sous le feu. J'ai peur. Nous avons tous peur. Des bombardiers nous survolent à faible altitude. Des navires restés à bonne distance de la côte crachent des obus dans des éclairs de lumière. Alors que les sirènes impressionnantes et angoissantes des navires hurlent, que les bateaux échangent des signaux lumineux, comme un seul homme, nous prenons place dans notre péniche qui est mise



à l'eau en peu de temps à l'aide des bossoirs, qui devaient servir avant la guerre aux canots de sauvetage, car le *Prince David* était un ancien bateau de croisière, converti à cause de la crise économique en liaison régulière entre Vancouver et Seattle.

Dès sa mise à l'eau, à 7 milles de la côte, notre péniche s'élançait avec ses 2 moteurs de 65 CV à fond, accompagnée de quatre autres *landing craft* du même type, Avec les 10 tonnes de la péniche, de son matériel et de ses 40 hommes, la vitesse est seulement de 10 km par heure. Le vacarme et les vibrations sont impressionnants à bord.

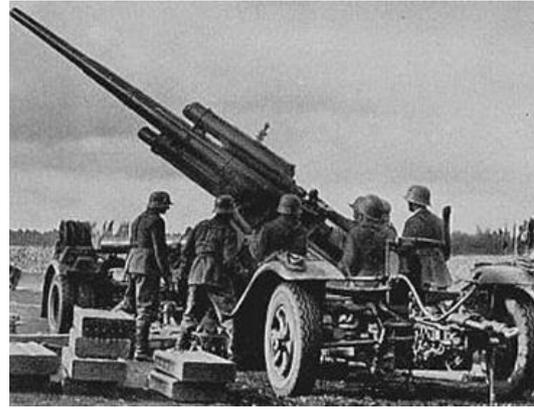


Consulter une des rares vidéos canadiennes du débarquement en flashant le QR code (source Radio Canada)

J'ai su plus tard que les *Queen's* étaient tombés sous le feu de trois postes de mitrailleuses, sur la plage infestée de mines et la digue ficelée de barbelés. En franchissant ce rempart avec des échelles, le *Queen's* fût la cible d'un canon Krupp 88 non renseigné sur les plans, et s'est trouvé réduite d'un tiers.

Je suis rassuré car les servants, qui mettent en joue des points que je ne devine pas, n'utilisent pas les 2 mitrailleuses à bord. Les combats seraient-ils déjà terminés ?

Nous entendons régulièrement les bruits des mines qui explosent et endommagent d'autres péniches. La nôtre est épargnée. J'apprendrai plus tard dans la matinée qu'elles ont fait peu de victimes dans notre Régiment, contrairement à ceux du *Queen's*.



Canon allemand de 88



Landing Craft Assault de la Chaudière

Un bruit sourd, la péniche heurte le sable. Aussitôt, la rampe s'abaisse brutalement et le lieutenant hurle l'ordre de débarquer. Il est 8h30. Nous nous élançons sur la plage avec de l'eau jusqu'au bassin. Fusil dans la main gauche, tenu à hauteur pour ne pas le mouiller, je suis dans l'eau jusqu'à la taille, mais à ce moment, cela m'importe peu. Certains d'entre nous ont des vélos qu'ils tiennent aussi à hauteur jusqu'au sable. Ça y est ! Je suis sur la plage. Des dizaines de corps de nos camarades du *Queen's* gisent sur le sable. En face, une grande maison à colombage est bien abîmée et je devine des maisons éventrées un peu plus loin. Des infirmiers et des ambulanciers s'affairent déjà auprès des blessés. Je vois aussi des corps de soldats allemands. Un groupe de soldats allemands faits prisonniers est assis contre la digue, sous la garde d'un seul homme. La guerre est terminée pour eux et ils ont sans doute de la chance.

« C'étaient tous ces Canadiens qui débarquaient. Ce Régiment de la Chaudière qui était là dans leurs péniches de



débarquement, des petits bateaux d'une quarantaine d'hommes. Ils étaient assis là-dedans, calmes, sans aucune animation, pleins de sang-froid. On croyait que c'était une répétition qu'ils faisaient. C'était fantastique! ».



Une citation de Curé de la paroisse de Saint-Aubin-sur-Mer, 1964. Retrouvez les interviews en flashant le QR code (Radio Canada).



La guerre est finie pour ces prisonniers allemands



Mon fusil Lee Enfield n°4

J'observe la difficulté des péniches du Fort Garry Horse pour accoster. Les chars n'auront pas servi à l'assaut de la plage.

Étrangement, je n'ai plus peur, alors que j'entends au loin, à droite comme à gauche le son des canons, le sifflement des obus, le crépitement des mitrailleuses et les coups de fusils isolés. J'entends aussi des cris glaçants et des gémissements. Je n'ai plus peur et j'ai le désir de vaincre.

Nous aidons nos camarades du Queen's à nettoyer un nid de mitrailleuses. C'est ici que je me sers pour la première fois



de mon fusil Lee Enfield n°4 capable de tirer 10 coups en moins de 30 secondes. Bien que je porte des lunettes, le sergent instructeur m'a toujours dit que j'étais un bon tireur. Cela m'avait rendu assez heureux.



Des habitants de Bernières nous rejoignent déjà. Je vois la joie dans leur visage et nous multiplions les accolades. Les Français nous acclament au milieu des ruines de leurs maisons ! Et que dire de leur surprise en découvrant que nous parlions français !

L'hôtel de la plage est investi par des officiers de presse, des journalistes de guerre. On installe une antenne de radio sur le toit de l'hôtel qui allait annoncer bientôt au monde entier le débarquement.



Nous nous rassemblons au sud de Bernières, à l'extérieur de la ville, dans un petit bois. Nous consommons une partie de nos rations. Nous y restons presque 2 heures. Les chenillettes nous rejoignent enfin. Nous avons perdu beaucoup de temps. C'est vers 14h30 que nous avons atteint Bény, ralentis par les encombrements, premier objectif dénommé ALEPPO, la ville d'Alep en Syrie ! Une batterie de quatre canons nous attend. Elle sera vite neutralisée.



La flak allemande, des batteries de canons anti-aériens.

Des camarades me disent que c'étaient des canons de 88. J'opte plutôt pour des canons anti-aériens de 55 embusqués dans l'attente des avions de la RAF en mission toutes les nuits, ou américains, plutôt le jour. Nous entendons en effet tout le temps les bombardiers en mission passer au-dessus de Leppe, accompagnés de chasseurs, les fameux *Spitfires*, et plus récemment les *Tempest*. Ils ne revenaient pas tous. Pour nous c'étaient des héros.



Nous progressons à pied ou à vélo en colonne, protégés par les autochenilles qui nous précèdent. Basly, surnommée EGYPT est vite libérée.



Un Bren carrier, tel que ceux qui ont pénétré à Anguerny et Colomby, à la Mare à 15h30

À Anguerny, surnommée ARABIA que nous atteignons par le quartier de la Mare, ce sera plus sérieux, avec de nombreux snipers dont certains visent cachés derrière une haie, ou depuis le clocher de l'église. Le dédale des petites rues bordées de grands murs en pierre nous fait avancer prudemment. Plusieurs Allemands perdent leur vie ici et malheureusement, le mitrailleur de la chenillette qui nous précède tire une rafale sur une femme qui s'était présentée brusquement pour nous accueillir, dans un rétrécissement juste après la mairie. Nous n'avons rien pu faire pour sauver la malheureuse.

Notre compagnie neutralise quatre véhicules et nous faisons une vingtaine de prisonniers, dont plusieurs jeunes Allemands opérant des postes de défenses anti-aériens. Les soldats de la Kommandantur installée au château de Colomby se rendent sans combattre. Tous seront conduits dès le soir vers les pages.

Il est maintenant plus de 17 heures. Près de l'église, nous croisons une compagnie des *Queen's Own Rifles* venu de Basly également par un chemin de campagne puis par la petite route qui vient de Douvres. Certains continuent leur progression vers Anisy et Villons-les-Buissons. Il est trop tard en effet pour songer à atteindre l'objectif initial de l'axe Caen-Bayeux. Le village est désormais libéré. Des habitants



nous servent du cidre et du Calvados. Celui-ci deviendra assurément l'alcool préféré de ceux des Chaudières ! Nous retournons à la Mare d'Anguerny ou nous installons notre campement. Pendant que des soldats terminent les tranchées pour que nous soyons à l'abri de l'ennemi et des intempéries, les cantiniers préparent un dîner sommaire avec les rations réglementaires : un coffret de compo pour 14 rations. Les plus chanceux complètent le repas avec des œufs apportés par les villageois. Il nous reste aussi nos rations de survie prévues pour tenir 48 heures. Une sorte de préparation à base de chocolat et de matières grasses. Pas très bon.

En patrouillant dans le village nous avons vu plusieurs corps de soldats Allemands. Je me suis posé la question, étaient-ils nazis ? Je me suis approché de l'un d'entre eux, auprès d'une haie proche de l'église. Il était grand. Son visage était celui d'un homme d'âge mûr, au moins quarante ans. Sa bouche entrouverte laissait voir des dents abîmés et certaines couronnées. Il portait une alliance. J'imagine une vie de famille dans une ville allemande, une femme, des enfants, un métier. Ses mains épaisses et calleuses, encore accrochées au fusil, forgées par le travail sont celles d'un artisan. J'imagine un maçon, un charpentier, un paysan. Mais mon Dieu, que fait-il ici ?

Nous sommes tous fatigués, nous partageons le souper dans un relatif silence. À ce moment, le major Lapointe nous explique les objectifs du lendemain. Il sait trouver les mots pour nous dire que la journée que nous avons vécue était historique. Il nous galvanise pour le lendemain.

La nuit tombe vers 10 heures du soir. Tout est calme. Certains terminent les tranchées qui nous servent d'abri.

Je dors profondément quand le lieutenant nous réveille brutalement. Il doit être 2 heures du matin. Il nous parle d'une contre-attaque allemande au sud du village. En peu de temps nous sommes prêts et nous progressons en colonne le long de la route de Caen quand nous

rentrons en contact avec l'ennemi. Le Major Lapointe écrira plus tard :

« Mes gars étaient épuisés, mais ils combattirent comme des lions. La ligne était floue et il y avait autant d'Allemands dans nos lignes qu'en avant de nous. Il y eut des échanges de grenades à des distances d'une quinzaine de pieds, et des prisonniers faits de part et d'autre. Outre des meules de foin incendiées, c'était comme en plein jour, quatre autochenilles étaient en flammes et les munitions qu'elles transportaient explosaient au-dessus de nos têtes. Lorsque la fumée du combat se dissipa vers 3 heures, dix-sept véhicules allemands, dont huit autochenilles étaient hors d'action ; notre section de canons antichars les avait détruits. »

Je suis dans la mêlée. Je vise dans le tas des formes fantomatiques à une quinzaine de mètres. J'y vois mal car mes lunettes ont reçu des projections de terre. Dans la nuit, les armes crépitent et produisent des flashes partout. Des grenades explosent.

Soudain, un éclair violent, de l'acier dans mes chairs. L'abîme. Que se passe-t-il ?

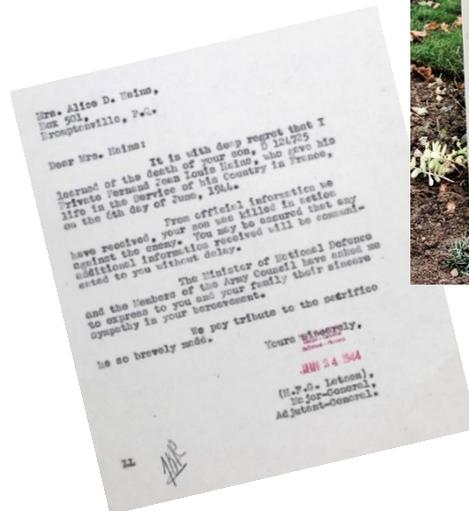
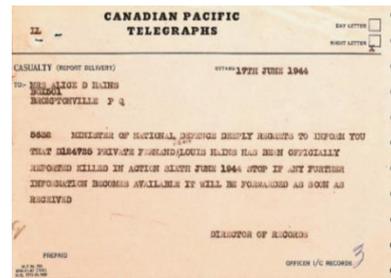
Je suis mort. Tout simplement mort. Tué au champ d'honneur. Je ne reverrai plus Sherbrooke, sa rivière et ses forêts. Je ne reverrai plus Donat ni ma chère maman. Je ne connaîtrai pas ma femme. Je ne verrai pas naître et grandir mes enfants. Je ne verrai pas grandir mon pays dans la paix. Je ne vieillirai pas comme ceux qui nous ont survécus.



Ils m'ont mis en terre à la fourche des 2 routes, avec 4 autres camarades (vue de la route de Caen à Courseulles, direction Basly.)

Au matin, deux de mes camarades ont creusé le trou à la fourche des 2 routes, près de la Mare d'Anguerny. Ils m'ont mis en terre rapidement, avec 4 autres soldats tombés en même temps que moi. Ils ont fabriqué les croix avec une de ces caisses en bois qui contiennent les vivres. L'aumônier était là pour une petite prière et une messe dans la maison des Ripoll puis ils sont partis rapidement rejoindre les autres au front.

Maintenant, ici c'est calme. Plus tard, ils m'ont installé avec 2000 autres camarades au cimetière de Bény-Revières. C'est un endroit que j'aime beaucoup. J'aime l'été quand les feuilles des grands arbres frémissent sous la bise de mer. J'aime l'automne quand les arbres jaunissent, et que souffle le vent d'ouest qui vient du Canada que je ne reverrai jamais. J'aime l'hiver quand les arbres sont nus et que le silence est là, interrompu de temps en temps par le passage des corneilles ou des mouettes. J'aime le printemps, quand le gazon qui nous entoure pousse d'un vert tendre et que les fleurs plantées devant nos tombes sont bien belles.



« Quand viendra l'heure du crépuscule et celle de l'aurore, souvenez-vous de moi. Souvenez-vous de nous. »

Chère Madame Hains
C'est avec un profond regret que j'ai appris la mort de votre fils, le soldat Fernand Jean-Louis Hains qui a donné sa vie au service de son pays en France, le 6 juin 1944.
Selon une information officielle, votre fils a été tué au combat contre l'ennemi. Soyez assurée que toute information supplémentaire que nous recevrons vous sera communiquée sans délai.
Le ministère de la défense nationale et les membres du Conseil militaire m'ont demandé de vous exprimer ainsi qu'à votre famille leur sincère sympathie dans votre peine et votre deuil.
Nous rendons hommage à son courageux sacrifice.
Major-General Letson

Alain Yaouanc, Maire honoraire d'Anguerny

Fiction inspirée de faits réels décrits par les historiens et des témoignages.

Sources : objectif Arabia, la libération d'Anguerny (Guy Chrétien, 2004), Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la seconde guerre mondiale, Volume III, La campagne de la Victoire, (Colonel C. P. Stacey, 1960). Archives du Canada, Poèmes du Major Michel Gauvin. Histoire de la bataille de Normandie, (Marc Laurenceau, 2024), Société d'histoire de Sherbrooke, Généalogie du Québec et Acadienne (Nos origines). Archives régimentaires. Centre Juno Beach. Toutes les sources utilisées sont accessibles au public.

Crédit photographique : Archives du Canada, extrait de la carte IGN de 1950, Archives des anciens combattants du Canada.).

Autres Illustrations libres de droits ou matériel de la Région Normandie et de la commune.



De Bernières à Colomby-Anguerny, résumé des opérations de libération



Sources exclusives : archives des régiments concernés

8^{ème} brigade (de la 3^{ème} division d'infanterie, 2^{ème} corps, première armée) :
Brigadier Général Kenneth Gault Blackader

Régiment de la Chaudière (Québec)
 Lt-Colonel Mathieu

	Compagnie A Major H. Lapointe	Compagnie B Major JF L'Espérance	Compagnie C Major G. Sévigny	Compagnie D Major G.O. Taschereau
Débarquement Arrivée Colomby- Anguerny	8h30 16h15	8h42 16h15	8h30 16h00	8h50 A la suite.
Principaux faits	Neutralisation batterie de Bernières (11h15). Campement à la Mare. Riposte à la contre-attaque allemande (le 7 vers 2 heures du matin au sud du village. Trente allemands tués et 17 blindés détruits)	Un LCA coulé par une mine. Nombreuses victimes. Explosion suite tir de l'ennemi : 11 tués. Neutralisation batterie des Moulineaux à Béný, avec le Fort Garry Horse. Campement à la Mare.	Positionnement à la fourche Début du nettoyage d'Anguerny. Campement à la Mare.	Poche de résistance de Bernières. Contrôle et nettoyage des maisons de Béný. Campement à la Mare, côté Colomby.
Personnalités connues à Colomby-Anguerny	Les 7 soldats tués sur notre commune. Héroïsme du Lieutenant Ladas et du Private Louis-Valmont Roy.		Capitaine Michel Gauvin	

Régiment du Queen's Own Rifles of Canada (Ontario)

Lt-Colonel J. G. Spragge

	Compagnie A Major H. E. Dalton	Compagnie B Major Charles Osborne Dalton (blessé dès l'assaut)	Compagnie C Major O. A. Nickson	Compagnie D Major J. N. Gordon
Débarquement Arrivée Colomby- Anguerny	8h12 17h30	8h12 17h30	8h30 17h30	8h30 Poursuite jusqu'à Anisy et aux abords de Villons
Principaux faits	Assaut Nombreux LCA détruits. Campement sur les hauteurs d'Anguerny (Calvaire et haut Coursanne)	Assaut Prise de Bernières Nombreux LCA détruits. Campement sur les hauteurs d'Anguerny (Calvaire et haut Coursanne)	Seconde vague d'assaut Prise de Bernières Campement sur les hauteurs d'Anguerny (Calvaire et haut Coursanne)	Seconde vague d'assaut Atteinte point Big2Hill à l'ouest d'Anisy. Campement Anisy

Régiment mécanisé du Fort Garry Horse (Manitoba)

	Escadron A et QG	Escadron B	Escadron C
Principaux faits	Réserve Soutien du Régiment de la Chaudière	Soutien du Queen's Own Rifles of Canada	Soutien du North Shore Regiment vers Saint-Aubin



Le débarquement dans le souvenir des habitants du village



Réédition du témoignage de Jean-Louis Ripoll en 2004 (60^{ème} anniversaire du débarquement)

L'extraordinaire événement, tant attendu et unique à l'échelle mondiale, que fût le Débarquement a déferlé sur les côtes de Normandie, bouleversant en un instant la torpeur de quatre années d'occupation. Anguerny a eu la grande chance d'être définitivement libéré sans destructions importantes dès le six juin et les tragédies qui ont accompagné la libération en bien d'autres endroits ont été épargnées à la plupart de ses habitants. Il n'en reste pas moins que ceux-ci ont vécu intensément ces journées, chacun dans le contexte de son proche environnement car il était alors bien difficile pour eux, situés au cœur de cet immense déploiement militaire, d'en avoir une vision plus large.

D'une façon évidemment incomplète, j'ai essayé de rassembler ici, avec mes propres souvenirs, ceux d'autres personnes qui ont vécu ces journées dans notre commune ou à proximité de celle-ci et qui toutes ont accepté avec beaucoup de gentillesse de m'en faire part. Soixante années ayant passé depuis ces événements, il est toutefois compréhensible que nous ne puissions pas en garantir la totale exactitude historique.

L'Occupation

Les troupes de la Wehrmacht sont entrées à Anguerny en 1940. Colette Mauger se souvient de leur arrivée à cheval, un dimanche matin alors que les paroissiens sortaient de la messe. Leur présence, discrète dans notre village les premières années, s'est davantage imposée, à partir de 1943, avec la réquisition, par la Kommandantur installée au château de Colomby, des chambres disponibles chez les

habitants d'Anguerny. En particulier, une dizaine d'Allemands logeaient rue de Coursanne au manoir dont la propriétaire était alors Mme Guinamard. Les habitants proches se rappellent de la présence parmi ces militaires et de la serviabilité d'un alsacien enrôlé dans la Wehrmacht mais qui peut-être renseignait les alliés. On a raconté qu'au matin du 6 juin, il serait disparu, laissant près de la pompe son képi retourné plein d'eau avec ce petit mot « Maintenant, j'espère que vous avez compris ! ». Des officiers travaillant à la Kommandantur et leurs ordonnances logeaient aussi chez plusieurs autres habitants d'Anguerny.

De l'opinion générale, ces occupants ont été corrects, même si quelques frictions étaient bien sûr inévitables. Rares sont les évocations de souvenirs marquants de cette époque. On se rappelle toutefois le passage, au début de l'occupation, d'un régiment de mongols sur leurs petits chevaux, et aussi la nuit qui était tombée en plein jour, un dimanche de juin 1942, lors de l'incendie du dépôt pétrolier du Havre.

La pénurie et le rationnement avec ses fameux tickets et ses « ersatz » n'ont certes pas atteint dans nos villages l'acuité des grandes villes car, chacun élevant ou cultivant quelque chose, l'ingéniosité, l'entraide et l'échange faisaient le reste et rendaient la vie relativement aisée. On remplaçait les pneus de vélo par des chiffons entourés de ficelle, on fabriquait du savon à partir de suif et de cendre de bois, on séchait le pas-d'âne (tussilage) pour le fumer en place de tabac, on redressait les pointes rouillées pour menuiser, on grillait l'orge pour remplacer le



café et, quand on avait pu se procurer un morceau de cochon, on le fumait dans la cheminée ou dans une lessiveuse installée sur le tuyau du poêle ...

A ces restrictions venaient s'ajouter les réquisitions et confiscations diverses exercées par l'occupant. Les hommes valides devaient travailler pour les Allemands et des Agernynois allaient par exemple garder la voie ferrée entre Caen et Bayeux, d'autres ont dû couper des arbres, les leurs parfois, pour en faire des asperges de Rommel qu'ils avaient ensuite à planter. Pendant ce temps, les écoliers étaient invités à chanter « Maréchal nous voilà » et à aller ramasser les doryphores dans les champs de pommes de terre. Chacun mettait sa récolte dans une bouteille puis au retour la jetait au feu dans le poêle de l'école.

Les Allemands adoraient les œufs et en quémendaient fréquemment. Les tubercules disparaissaient aussi parfois au pied des plants de pommes de terre ! Les fermiers ont souffert en outre de la réquisition de chevaux, viande, grain, beurre, etc. Les voitures de tourisme aussi étaient emmenées lorsqu'elles plaisaient à l'occupant. Comme il était difficile et dangereux de les cacher, mieux valait leur donner un air d'épave en démontant roues, sièges, batterie, voire pièces du moteur pour d'autres usages. Mon père a ainsi pu sauver sa 11 CV Citroën, voiture que les Allemands appréciaient pourtant beaucoup ! Les fusils de chasse devaient être rendus en mairie mais certains les cachaient, dans leur sommier ou bien enterrés dans un tube de plomb. Les occupants récupéraient aussi les pièces de 5, 10 et 25 centimes. Par défi, des jeunes filles de la commune se sont alors confectionné des ceintures avec ces pièces qui étaient percées et les portaient fièrement sur leurs robes.

Outre la présence des troupes d'occupation et ses multiples tracasseries telles que couvre-feu et contrôle des papiers, la vie a été aussi rendu douloureuse, à Anguerny comme ailleurs, par le fait que bien des hommes étaient, soit requis pour le STO, soit prisonniers en Allemagne

depuis la capitulation et ne sont revenus qu'après la fin de la guerre. N'oublions pas non plus les réfugiés du Nord ou de Belgique qui ont séjourné plus ou moins longtemps dans notre village au cours de leur exode, ni les résistants qui, chez nous comme partout, luttèrent avec courage et discrétion. Dans le camp adverse, celui des collaborateurs, le nom de Lucien Brière, chef de la Gestapo française à Caen exécuté par la Résistance en 1944, n'est plus un secret pour personne [cf. « L'affaire Brière », Thierry Leprévost, Eds. Heimdal, 1990]. Brière venait très souvent à Anguerny où il avait une petite amie et a bien failli y être liquidé lors de ces déplacements trop réguliers.

La Libération

Peu de signes avant-coureurs ont présagé l'imminence du Débarquement. A proximité de notre commune, les bombardements se sont intensifiés sur le radar de Douvres, en particulier le dimanche 4 juin. Ce même jour, Romain Mauger avait reconduit, comme chaque dimanche après la messe, l'abbé Pinçon à son presbytère de Thaon et en le quittant ce dernier lui avait dit « A dimanche prochain, ... si Dieu le veut », certainement donc notre curé, qui faisait partie de la Résistance, savait déjà que le Débarquement aurait lieu les jours suivants.



Après une journée de lundi sans événement majeur, les bruits d'explosion ont redoublé vers 23 heures avec l'arrivée des parachutistes au pont de Bénouville, puis ils ont continué à s'amplifier durant toute la nuit. Rue de Coursanne, Romain Mauger encore, se levant le mardi 6 vers 4 heures du matin et allant à sa





fenêtre s'est exclamé « Voilà que le soleil se lève à l'ouest ! ». C'était le Débarquement qui commençait. A La Mare d'Anguerny vers 6 heures, mon père, entendant du bruit dans la cuisine, descend voir ce qui se passe. Il trouve le capitaine allemand qui logeait chez nous ayant déplacé le poêle et prenant à deux mains la suie dans la cheminée pour s'en barbouiller le visage. Il parlait bien français et dit à mon père « C'est l'invasion, bonne chance monsieur, à la victoire », puis il est parti et nous ne l'avons jamais revu.

« Bonne chance monsieur, à la Victoire ! »

Nous voilà donc dans la matinée du 6 juin. Tout le monde avait aussitôt réalisé que le jour J était arrivé. Partout les Allemands pris de court se repliaient d'une façon assez désordonnée. Maurice Lemarinier les voit encore étudiant les cartes dans la grange de la ferme puis quittant rapidement les lieux. Des civils aussi commençaient à sortir sur les routes, ne sachant pas s'il fallait mieux partir pour s'éloigner de la côte ou bien rester chez soi.

En ce qui nous concerne, mes parents et moi, nous sommes partis à vélo vers Caen chercher ma sœur qui était lycéenne. Seule ma mère a été autorisée par les équipes d'urgence à pénétrer en ville. Nous avons donc attendu son retour à La Folie puis, toute la famille s'étant heureusement retrouvée, sommes rentrés à La Mare. Le premier souci de mon père, comme de beaucoup d'autres habitants, a alors été de creuser une tranchée puis de la couvrir de rondins et de terre (la guerre de 14-18 n'était

pas loin et les hommes avaient gardé le réflexe !). Toute la famille s'est alors installée sur des chaises dans la tranchée pour attendre les événements.

Vers 16 heures, mon père, sorti aux nouvelles, revient en disant « il y a des chars devant la maison ». Il repart puis revient encore en s'écriant « Les Anglais sont là ! ». Tout le monde a alors couru à la grille devant laquelle il n'y

avait plus de chars mais des soldats marchant en file **indienne de chaque** côté de la route. Et c'est à ce moment que l'on a

compris, avec une joie immense, que c'était des Canadiens français qui arrivaient. Mes parents ont couru chercher une table et des verres pour offrir l'hydromel aux soldats qui continuaient à défiler devant chez nous. Ainsi s'est passé notre premier contact avec le Régiment de la Chaudière. Une partie des troupes s'est installée pour la nuit à La Mare, à proximité immédiate de chez nous et même dans notre jardin. D'autres ont continué à avancer, soit montant toujours sur la route de Caen, soit se dirigeant vers le centre d'Anguerny et la rue de Coursanne.

C'est au cours de cette progression que Mme Gosset, seule victime civile à Anguerny, a été tuée près de sa maison dans la cour rue du Bout-Maçon. Un camion et un side-car allemands étant stationnés dans cette cour, un char canadien s'était arrêté en attente à l'angle de la rue. M. et Mme Gosset sont sortis à ce moment pour saluer leurs libérateurs. Dans la tension du moment, une rafale de mitrailleuse



est partie du char et Mme Gosset a été tuée sur le coup. Un autre drame a été évité à la ferme de M. Guesdon. Là encore, des camions de munitions allemands se trouvaient dans la cour et les blindés canadiens ont failli ouvrir le feu dessus, ignorant que des habitants s'étaient réfugiés dans la charreterie juste derrière ces camions. Heureusement, quelqu'un a pu prévenir à temps les tankers.

La progression canadienne s'est ensuite poursuivie vers la rue de Coursanne où Maurice Lemarinier le premier les a vus arriver, éventrant au passage la maison qui était située à l'angle de cette rue. Les soldats canadiens, du Régiment de la Chaudière et un peu plus tard du Queen's Own Rifle, ont finalement atteint leur objectif de ce premier jour en s'installant face à Anisy dans les herbages situés derrière la ferme de Mr Mauger. Ce dernier a aussi renseigné l'équipage d'un char canadien perdu cherchant Cazelle (un lieu-dit à Mathieu), qui pouvait donc appartenir à un autre régiment.

Retournons à l'entrée de La Mare en arrivant de Basly. A 200 mètres de la ferme de Mr Biot (actuellement celle de Robert Lemarinier³), les Allemands avaient installé une batterie de DCA. Peut-être suite à un tir de ces Allemands lors de l'arrivée des soldats canadiens, la maison avait été endommagée dès le 6 juin par une riposte d'armes lourdes, amenant Mr et Mme Biot à se replier par prudence à Colomby. Leur nièce Suzanne Séhier, qui habitait avec eux, est revenue dans la soirée pour s'occuper du bétail. L'un des servants de la batterie lui a alors demandé de lui préparer une omelette, ce qu'elle a fait. Avant de rentrer à Colomby, elle a constaté aussi que la chambre de la ferme où logeaient les servants de la batterie était fermée de l'intérieur et qu'une grenade était posée sur le rebord de la fenêtre. Le lendemain, en fin de matinée, M. Biot était avec

M. Thouroude à Colomby. Entendant une forte explosion venant de La Mare, il a aussitôt pressenti que sa ferme n'existait plus. Effectivement, quand la famille Biot y est retournée, il ne restait qu'un amas de ruines incendiées où l'on a retrouvé les cadavres calcinés de deux Allemands, le troisième étant mort près de sa batterie détruite sans avoir mangé son omelette. Le seul souvenir personnel que Mr et Mme Biot ont pu sauver a été une petite statue de la Vierge que leur fille conserve pieusement.



En épilogue de ce dramatique événement, les parents de l'un de ces soldats allemands (W. Utzinger), recherchant la tombe de leur fils, sont venus en 1955 voir M. et Mme Biot. Huit ans plus tard, un autre Allemand a également rendu visite à Mme Biot. Lui-même avait aussi fait partie des servants de cette batterie, il était revenu plusieurs fois déjà dans la région mais n'avait pas osé plus tôt retourner voir son involontaire famille d'accueil.

Pour en revenir au 6 juin, les soldats du Régiment de la Chaudière qui avaient continué leur progression vers Caen sur la D 79 ont

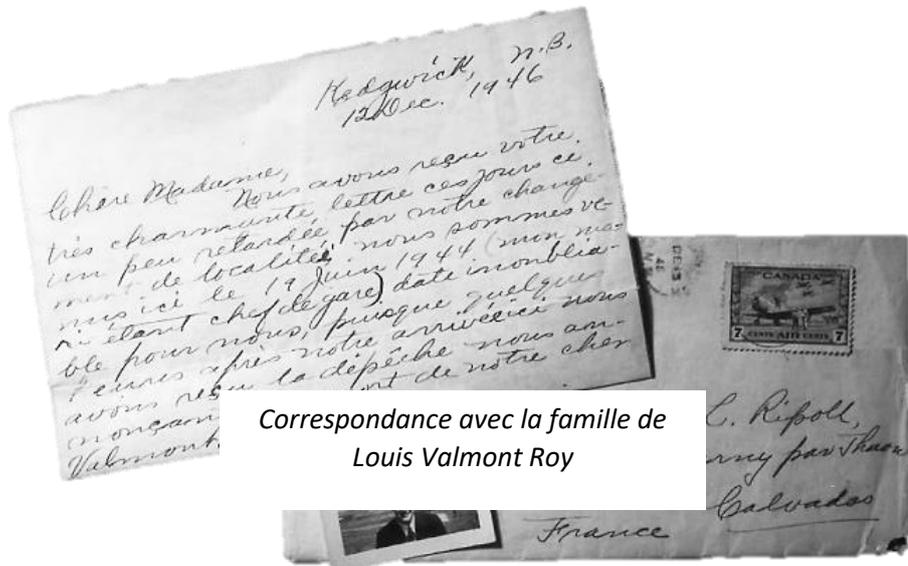
³ Actuellement, celle de son fils.



installé leur campement pour la nuit dans les herbages derrière la ferme de M. Thouroude ainsi qu'au bord de cette route, entre le carrefour de la D 141 et la pointe du chemin montant de Colomby et arrivant près de l'actuel château d'eau d'Anguerny. Une

violente contre-attaque s'est produite à cet endroit, au cours de la nuit du 6 au 7, venant d'une colonne de blindés allemands qui, arrivant à travers Colomby, avait tourné vers Caen au carrefour de la D 79. Dix-sept chars allemands ont été détruits par l'héroïque soldat Louis Valmont Roy, âgé de 21 ans, dans ce combat qui est relaté par le capitaine Leroux dans « La Normandie en flammes » [Jacques Henry, Eds. Ch. Corlet, 1984]. De nombreux soldats des deux camps furent tués ou faits prisonniers cette nuit-là. Le lendemain matin, Jeanine Thouroude et son père, ainsi que d'autres habitants de Colomby, ont découvert l'horreur du champ de bataille avec les chars brûlés, la végétation calcinée et les morts qui n'avaient pas encore pu être ensevelis. Cet épisode militaire sanglant a marqué les habitants en

venant tempérer chez eux l'euphorie de la libération par l'angoisse d'un possible retour des Allemands. Le lieutenant Ladas et quatre soldats dont L. V. Roy, morts du côté canadien, ont été inhumés à La Mare, à la pointe entre les routes de Caen et d'Anguerny. C'est pour l'un d'eux que le capitaine Gauvin a alors écrit son poème « Sur la tombe d'un camarade ». Ma mère, qui avait depuis lors pris soin de ces tombes, maintenant transférées au cimetière canadien de Bénvy-Reviers, et en était devenue marraine lors de la fondation de l'Association



Correspondance avec la famille de Louis Valmont Roy

France-Canada, a longtemps correspondu avec les familles de ces soldats.

La même nuit, un camion allemand a aussi été intercepté par les soldats canadiens basés au fond de la rue de Coursanne et la plupart de ses occupants ont été faits prisonniers. Deux d'entre eux ayant refusé de se rendre ont finalement été tués.

Beaucoup de choses se sont passées les jours suivants. Il est difficile de toutes les évoquer ici et aussi de les dater précisément, la notion de temps ne comptant plus guère au milieu de tant d'événements. L'épisode de la chenillette

chargée de munitions qui a explosé contre la Grange aux Dîmes, faisant deux tués canadiens, semble bien avoir eu lieu le matin du 8 juin, vraisemblablement après collision avec une Jeep. Ce même matin en effet, le père Huard, aumônier du Régiment de la Chaudière, avait célébré une messe à La Mare, dans notre maison, à la mémoire des soldats tués dans la contre-attaque de la nuit du 6 au 7. Colette Mauger, qui était venue y assister, se souvient que l'explosion de la chenillette s'était produite dans l'intervalle de son aller-retour, en concordance avec le témoignage d'Emile Guesdon. D'autres témoins pourtant parlent



du 6 et aussi d'une mine, peut-être un autre accident s'est-il produit ce jour-là ? En tout cas, cet exemple illustre la difficulté de préciser avec certitude certains faits.

Dans les premiers jours qui ont suivi le Débarquement, les francs-tireurs allemands cachés dans les arbres, les greniers, les clochers ou ailleurs ont causé bien des soucis, d'abord à nos libérateurs, mais aussi par contre-coup aux habitants de la commune. Rue de Coursanne, apparemment suite à de tels tirs, les soldats canadiens, qui a priori pouvaient aussi soupçonner l'action de civils pro-allemands, ont réuni les hommes de cette partie d'Anguerny dans la cour de Mr Lemarinier puis les ont conduit en camion à Bernières jusqu'aux bateaux emmenant les prisonniers en Angleterre. Les Agernynois ont été libérés le lendemain et ont pu rentrer chez eux, mais à pied cette fois !

Le temps des émotions violentes

Je me souviens aussi que ma famille s'est subitement retrouvée séquestrée dans notre cuisine par les soldats canadiens. Ceux-ci ont informé mon père qu'un Allemand avait tiré du grenier et qu'ils mettraient le feu à la maison s'il n'était pas retrouvé. Après un moment d'angoisse, le capitaine Gauvin est apparu, descendant du grenier et a expliqué à notre grand soulagement que c'était lui qui avait tiré sur un sniper allemand aperçu dans la campagne. Mme Aubrée se rappelle également d'une perquisition, les soldats ayant pris le bruit d'une machine à coudre utilisée à l'étage pour celui d'un poste émetteur ! A peu de temps de là, autre émotion violente. J'étais seul dans la cuisine cette fois lorsqu'un éclat d'obus a traversé la fenêtre et est venu défoncer la porte d'un placard juste à côté de moi. Ma mère est accourue au bruit et il paraît que nous étions aussi blancs l'un que



l'autre ! J'ai toujours gardé cet éclat qui fait partie de l'histoire de la maison.

Les bombardements de Caen ont laissé aussi un souvenir d'angoisse à bien des Agernynois, sans aucune commune mesure pourtant avec ce qu'ont enduré les Caennais eux-mêmes. Les avions sont passés plusieurs fois au-dessus d'Anguerny à la tombée de la nuit, en escadrilles compactes et sans aucune lumière, se détachant juste en plus noir sur le ciel déjà très sombre, le bruit des moteurs était assourdissant. Puis le ciel s'embrasait au dessus de Caen dans un fracas de tonnerre et les avions repassaient en sens inverse. Des hauteurs au fond de la rue de Coursanne, on voyait même tomber les chapelets de bombes et il fallait mieux ouvrir les fenêtres pour que les vitres résistent. Deux bombes de gros calibre sont aussi tombées une nuit tout près d'Anguerny, au lieu-dit du Nouveau-Monde, larguées semble-

t-il au cours d'une poursuite entre avions ennemis. Six chevaux de Mr Lemarinier ont été tués et ont dû être enterrés à la pelle dans l'énorme cratère creusé par l'explosion.

Les animaux qui divaguaient librement dans la campagne ont souvent été victimes des projectiles de toute nature. Louis Lemarinier était ainsi allé avec une charrette, accompagné de soldats canadiens, récupérer au sud d'Anguerny une vache blessée. La charrette, ayant éveillé les soupçons des militaires en faction, a été prise sous leur feu et le cheval a péri dans cette aventure. Une autre vache avait eu les quatre pattes fauchées par l'explosion d'un obus dans l'herbage de M. Martin à La Mare, cette fois les soldats l'ont ramenée chez nous et débitée directement sur le carrelage du salon ! Effectivement, les échanges d'obus au-dessus d'Anguerny ont été incessants dans les premiers temps, tirs alliés en direction de Caen et tirs allemands en sens opposé. Il y avait par exemple une batterie canadienne derrière chez nous, au fond de l'herbage de Mr Perrette et une autre était installée derrière la ferme de



Romain Mauger. Quelques obus, vraisemblablement allemands, sont tombés sur la commune, souvent sans exploser. Il faut mentionner aussi les réfugiés des villages voisins toujours livrés aux combats, tels Anisy, Cambes ou Villons, qui sont venus chercher davantage de sécurité à Anguerny. Plusieurs fermes en ont hébergé en nombre important jusqu'à la prise de Caen.

A côté de ces situations qui furent souvent dangereuses, l'arrivée des Canadiens a été, surtout pour les plus jeunes, une période de convivialité, de fêtes et de vacances. Leur générosité était grande et ils donnaient chocolat, biscuits ainsi que boîtes de sardines, corned beef, soupe de tortue, sirop d'érable ... Ce qu'on pouvait alors leur offrir en échange était limité, quelques fruits ou légumes du jardin, mais ces produits frais qu'ils ne trouvaient jamais dans leurs rations faisaient leur bonheur. Si je me réfère à mes propres souvenirs (j'avais alors 8 ans et demi), je me revois à longueur de journées avec les soldats dans les herbages situés derrière notre maison. Les Canadiens s'étaient aussi construits dans notre petit bois une vraie cabane de trappeur en rondins où j'ai souvent joué après la guerre. Elle est disparue depuis longtemps et malheureusement je n'en ai pas de photo. Ma vie ne manquait pas d'imprévu en compagnie des militaires, telle cette fois où ils m'avaient emmené vers le front dans un véhicule blindé, mes souvenirs sont assez vagues là-dessus mais en tout cas mes parents, qui comme souvent me cherchaient partout, ont eu bien peur ! En général, j'étais simplement quelque part dans le camp, sous une tente ou au fond d'un abri.

Le Régiment de la Chaudière, qui nous avait apporté le 6 juin une grande joie et témoigné son amitié en nous donnant beaucoup de petits souvenirs], est reparti assez

vite vers d'autres combats. D'autres régiments, canadiens, anglais ou écossais, sont venus à leur tour pour un temps de repos dans notre commune et beaucoup d'habitants se souviennent des défilés, concerts et parades que ces régiments, et les écossais surtout, aimaient organiser. Des séances de cinéma avaient lieu, sous des tentes ou dans les granges de MM. Guesdon et Perrette. Il y avait également un hôpital dans la grange de M. Lemarinier, une infirmerie et une boulangerie rue de Coursanne. Et puis, l'été touchant à sa fin, les troupes se sont raréfiées, laissant sur le terrain beaucoup de munitions et sacs de poudre. Les garçons se sont alors adonnés, non sans accidents, aux joies de la pyrotechnie en fabriquant fusées, pétards et autres feux d'artifice. Ce fut aussi le moment de la récupération des douilles d'obus, jerricans et autres.

Jeux dangereux

Mme Aubrée possède ainsi une très belle douille, gravée après la victoire par un prisonnier de guerre allemand et offerte par son oncle en 1946 pour son anniversaire. Ces grandes douilles, emboîtées après en avoir scié la base, faisaient des tuyaux de poêle pratiquement inusables et c'est également en les revendant au ferrailleur que j'ai pu m'acheter ma première montre.

Les jerricans et bidons divers étaient bien utiles et activement récupérés. S'ils étaient



aplatis, on les regonflait en enflammant, sans les fermer, une quantité bien dosée de poudre à l'intérieur. Je possède toujours un bidon de dix litres qui avait été perforé par les soldats pour servir de douche, mon père en avait plus tard ressoudé tous les trous pour le réutiliser.

On trouvait aussi dans la campagne des « babies », réservoirs supplémentaires de carburant largués en vol par les avions. En voici la moitié d'un qui me fait un excellent réflecteur d'atelier, mais avec de plus grands, on fabriquait aussi des canots.



Ensuite est venu l'automne avec la reprise de l'école, puis l'hiver, toujours sans électricité. Il a fallu, en effet, un an environ avant que le courant ne soit rétabli. On imagine mal ce que cela serait actuellement mais, à l'époque, tout le monde s'est débrouillé, les manivelles remplaçant les moteurs électriques et les lampes fonctionnant avec tout ce qui brûlait. Des piles électriques servant à alimenter les radios des troupes étaient aussi restées sur place et ont contribué à l'éclairage avec les baladeuses provenant des véhicules militaires. Maurice Lemarinier se souvient encore que deux soldats du Régiment de la Chaudière, blessés dans la bataille de Caen et soignés à Douvres au poste de secours de la Croix-Rouge, étaient revenus voir ses parents à Anguerny. Ils avaient apporté en cadeau, pour leur donner

un peu de lumière, une lampe et une énorme batterie de char !



Après le débarquement, de curieux navires sont laissés sur les plages.

Et puis, le temps passant et avec l'éloignement progressif des combats, la vie a commencé à se réorganiser petit à petit dans notre région en attendant la victoire, le retour des prisonniers et la remise en route du pays.

Parmi les personnes dont les noms suivent, beaucoup résidaient à Anguerny ou à Colomby durant l'occupation et au moment de la libération. Leurs souvenirs vécus m'ont servi de base pour écrire ce texte. D'autres également, de différentes façons, m'ont apporté leur aide. A tous, je dis une fois encore merci pour leur chaleureux accueil et pour avoir bien voulu revivre avec moi cette période inoubliable. J'ai été particulièrement heureux de revoir à cette occasion tant d'anciens amis de ma famille.

Jean-Louis Ripoll

Remerciements : Mmes Marie-Louise Aubrée (Arnou), Marie Avenel (Perrette), Jeanine Castelain (Thouroude), Alette Dambert (Ripoll), Monique Debar (Labarre), A. Forestier, Marie-Claude Fouques (Biot), Suzanne Fouques (Séhier), Edmonde Hergaux (Biot), Marie-France Hergaux, Monique Isabelle, Marie-Rose Lemarinier (Mauger), Alice Marie (Perrette), Colette Mauger. MM. Maurice Lemarinier, Robert Lemarinier, Jean Fouques, Emile Guesdon, Bernard Parcollet, Paul Rivoalen.



Les petites histoires de l'occupation et de la libération



Réédition remaniée du texte publié en 2019

L'arrivée des allemands

Colette : Pendant l'exode, personne n'est parti d'Anguerny ! Romain Mauger ayant dit « *je reste* »

Marie-Louise : Les voitures n'avaient plus le droit de circuler. Même les vélos n'avaient pas de voiture pendant la guerre. Le docteur vétérinaire Autissier venait tout de même en moto. - *C'était à moitié strict. On n'avait pas le monopole, c'était eux (les Allemands) les maîtres.*

Par contre la camionnette de Romain Mauger était autorisée. Il s'agissait d'une camionnette Citroën B2 avec un banc derrière. La camionnette a beaucoup servi pendant la guerre et même après.



La Citroën B2, c'est ça

Au mois de mai 1940, des soldats anglais en repli ont couché dans la ferme Mauger.

Les allemands sont arrivés à cheval un dimanche de juillet 1940. Maman comptait le nombre d'allemands qui passaient. C'était la Wehrmacht « *des gens qui auraient été mieux chez eux* ». Un midi, un soldat allemand avait pris dans ses bras la petite Jacqueline Mauger frisée et craquante. « *Ah ! Tu les aimes bien les allemands* » et Jacqueline de répondre du haut de ses 5 ans : « *Oui, mais je n'aime pas Hitler...* »

La vie ordinaire sous l'occupation

Gérard : Je n'avais que 6-7 ans, mais je me souviens des allemands de la Kommandantur. Ils venaient se ravitailler en œufs, crème, beurre. Ils étaient très bien. Leur médecin était venu me soigner une otite

Un matin, cette propriété avait été entourée de barbelés. Des tranchées avaient été installées aussi dans la propriété. Elle n'était pas minée.

Il y avait une petite batterie anti-aérienne à 200 m, une autre au milieu de la plaine et une 3ème dans les haies du côté de la mare.

Il n'y a jamais eu de combats. Le jour du débarquement, ils se sont rendus...

Pendant l'occupation, les allemands avaient des chevaux. Il y avait des genres d'écuries dans les talus. Les chevaux ne servaient pas beaucoup !

Les chevaux des Allemands étaient au piquet. Toute la ferme Mauger était remplie de chevaux. Ils sont restés un moment. Ils avaient leur maréchal ferrant.

Colette : Louis Lemarinier a été maire jusqu'en 1946. Il avait fait la guerre de 14 et était très peiné de ce nouveau conflit. Romain Mauger l'a bien aidé pendant la guerre, car il avait un véhicule.

Après ils sont tous repartis. Ils sont revenus en 1942 ou 1943. Il y avait alors le couvre-feu. A cette époque, il y avait des Allemands partout. La ferme Guesdon (*actuelle d'imière*) était devenue un atelier de mécanique. La cour Morée (*rue du Bout Maçon*) hébergeait un camion de munitions.

Un commandant logeait avec son aide de camp au château de la rue de Coursanne chez Madame Guinamard. Cet officier très autoritaire était craint. Un autre officier, plus bonhomme, logeait quant à lui derrière l'église. Il avait aussi son aide de camp Alsacien, devenu Allemand « malgré lui », qui visiblement n'était pas satisfait de sa nouvelle nationalité. Il montait souvent la garde sur le chemin de la Trappe. Régulièrement, Il venait chercher de la crème à la ferme Mauger pour ses oisons (!). Quand il voyait son collègue aide de camp au château, venir également chercher du lait, ils évitaient de se croiser, grâce aux 2 portes qui équipaient le local ! Plus tard, au matin du 6 juin, l'Alsacien a déserté, s'est mis en civil laissant près de la pompe sa casquette retournée, avec ce petit mot : « *Maintenant, j'espère que vous avez compris !* » et est allé au-devant des alliés, qui l'ont amené en Angleterre. Madame Lambert, blessée à Anisy, fût également transportée en Angleterre. Le



hasard a fait qu'ils se sont retrouvés à la messe un dimanche à Londres. Le monde de la guerre est petit.

Jean : - *on a toujours eu à manger, avant, pendant et après la guerre.*

Colette : - *Pendant la guerre on n'était pas malheureux à la campagne. Tout le monde avait de la volaille ou des lapins et pouvait venir chercher du grain, du beurre de la crème, et parfois du miel chez les paysans ou les producteurs.*

Colette : *Il fallait conduire les chevaux qui étaient réquisitionnés. Il fallait donner des produits à Caen, à la halle. Mais on livrait les plus vilaines vaches, les plus mauvais produits...*

Il y a des gens de Paris qui prenaient le train, mettaient leur vélo au train, et venaient chez ma belle-mère acheter du beurre et des œufs.

A la campagne, les gens n'étaient pas malheureux : jardins, lapins, grain... Le marché noir était une chose horrible. « *Il y en a eu par-là, c'est sûr* ».

Mme Aubrée apportait des papiers pour la résistance chez le garagiste Singer avec son vélo. Les papiers étaient alors camouflés derrière les tableaux. Un acte de résistance resté inconnu...

Les postes de radio avaient été confisqués et portés à la mairie. M. Flageul, le secrétaire de mairie, ancien instituteur, avait gardé un poste et écoutait la BBC !

Tous les fusils devaient être réquisitionnés. M Arnou n'avait pas donné le sien et l'avait caché à l'intérieur de son matelas. Mme Michel l'avait gardé dans son grenier.

On s'en doute, il était interdit de prendre des photographies.

Gérard et Jean : André travaillait chez M. Dechauffour et élevait un bœuf pour les allemands. Un soir, papa prévient que le bœuf va être pris le lendemain par les Allemands. Dans la nuit quelques compères viennent tuer et dépecer la bête, répartie en 3 familles.

Funeste destin pour des papiers conservés

En 1944, un garçon Basly s'est engagé avec les Allemands, allez savoir pourquoi. En permission, il n'est pas retourné à son poste et a travaillé chez M. Guesdon. Celui-ci, conscient de la situation délicate

du jeune homme lui demande : - *As-tu brûlé tes papiers ?* - *Oui, oui*, répond-il.

Alors qu'il allait chercher de l'eau à Colomby-sur-Thaon, il perd ses papiers qu'il avait imprudemment conservés sur lui. Il s'en est rendu compte et s'est caché. Quand la police allemande est venue le chercher, en son absence, ils ont embarqué sa mère et son patron.

« *J'sais bien où je vais le trouver* », dit alors Henry M. Effectivement, il s'était enfilé dans un trou de renard, dans le chemin du Ruet. Il s'est rendu à la police allemande. - *Demain matin vous viendrez chercher le patron et le garçon*, dit-on à Romain Mauger. Le lendemain, on entend des bruits de sabot dans la cour. « *Le voilà qu'arrive, le patron...* ». Mais sans le garçon.

On pense que l'infortuné Basly a été tué sur Caen... Ah ! S'il avait brûlé ses papiers...

Le sinistre Brière

Roger Savard de Villons-les-Anisy était traité de collaborateur car il fréquentait les bars où étaient les allemands. En fait, il pourchassait avec ses amis résistants le redoutable Lucien Brière, collabo, recruté par la police allemande, connu et craint pour de nombreuses exactions commises sur ses compatriotes.



Les résistants avaient loupé Brière dans les chasses de Mathieu, où ils avaient tendu un câble pour stopper sa moto. Une autre fois, un tireur d'élite de la résistance, venu en traction avec ses amis, depuis la maison de Flageul (presbytère d'Anguerny), pouvait tirer sur Brière lorsque celui-ci déambulait dans la cour de la maison Perrault, près de l'église également, où il passait du bon temps avec la mère et surtout la fille, Mado. On disait, sans plus de détails que Madeleine (Mado) et sa mère faisaient la foire, la java avec Brière... On peut imaginer...

La peur des représailles et des prises d'otages avaient convaincu les résistants d'abandonner le projet de liquidation à Anguerny.

C'est quelques jours plus tard, le 3 mai que Lucien Brière fut abattu dans les fossés Saint Julien à Caen. Les résistants, se réfugièrent pendant quelques jours chez Roger Savard, dans un grenier à Villons-les-Anisy.



Mme Brière se serait plaint à la Kommandantur et demandé un dédommagement pour la perte de son mari. Il lui aurait été répondu : « *Votre mari était payé pour ce qu'il faisait ; c'était un mauvais Français, vous n'aurez rien...* ».

Après la guerre, c'est le père Perrault qui a été inquiété... « *C'est lui qui paye pour les 2 autres* ». Pour Colette, contrairement à une idée parfois avancée, Mado ne faisait pas partie de la résistance ! D'autres personnes pensent qu'elle était une sorte d'agent double. Pas sûr...

Emotions rue de Coursanne le jour du débarquement

Colette : quand les canadiens sont arrivés, une sorte de haie d'honneur s'est formée rue de Coursanne. Au même moment un obus tombe au sol, miraculeusement il n'éclate pas. Tout le monde aux abris!... Les canadiens ouvrent le feu : les dépendances de la ferme Mauger perdent leurs toits, tout est sectionné par les balles à partir d'une certaine hauteur.

Ils étaient nombreux et avaient soif. Il devait être 18 heures. Encore méfiants, ils ont exigé que nous buvions avant eux... Ils se sont installés dans un petit logis juste en face de la ferme Mauger qui servait aussi d'infirmerie

Plus haut, chemin du moulin, un blindé stationnait sur une plate-forme agricole. Le chef de char explique : « *Je devrais être un peu plus à l'est* ». Il sort sa carte d'Etat-major. Le nom de Mathieu est absent de la carte et remplacé par le nom Cazelle, un lieu-dit de Mathieu, où devait se rendre le char...



Sur cette ancienne carte d'état-major, on voit bien le lieu-dit Cazelle, au niveau du château de Mathieu

et à proximité de l'actuelle 4-voies. Cazelle n'était donc pas un nom de code !

Le lendemain matin : dans les blés, les alliés font 14 prisonniers allemands, et 2 tués qui n'ont pas voulu se rendre, enterrés sur place. Ils seront relevés plus tard au mois d'octobre. Curieusement, le champ s'appelait à l'époque la Bataille et la Haute Bataille. C'est le champ sur la droite après la ferme Mauger au bout de la rue de Coursanne.

Anecdotes

Quelle journée !

Jean : Mon père Jules avait besoin d'une ordonnance pour sa femme, Bernadette, enceinte. Le 6 juin aux aurores mon père se rendit à bicyclette à La Délivrande où devait être la sage-femme. On lui dit qu'elle est partie à Langrune. Arrivé à Langrune, il se retrouve face aux anglais qui étaient cachés dans les fossés. Ceux-ci l'ont gardé toute la journée à Langrune le 6 juin assis sur une chaise dans l'ancienne mairie, avec un autre compagnon dans la même situation. Après tout c'était peut-être un espion. Les 2 infortunés furent relâchés le soir vers 17 heures. Le retour s'est fait par Douvres, c'est-à-dire à travers les lignes ennemies, et sans les médicaments ! Nouvelle épreuve devant l'église d'Anguerny, où il s'est retrouvé avec les Canadiens. Cela s'est mieux passé, les Canadiens l'ont laissé rentrer à la maison.



Quand il est arrivé à la maison à Colomby au carrefour, tard, il s'est plaint qu'il n'y avait pas assez de légumes dans la soupe. Au même moment, la contre-attaque allemande a commencé. C'est là qu'un obus Allemand s'est fracassé sur la barre de béton de la maison. Au final, il y avait plus de cailloux que de légumes dans la soupière !



Trous et tranchées

Jean : Bernard a creusé un gros trou en face de la maison (rue de l'église à Colomby). Tout le monde dormait dans ce trou à l'été jusqu'à la libération de Caen.

Gérard : mes parents avaient creusé des tranchées. Le 6 juin, la famille y était cachée. La tranchée était recouverte de paille de fève comme camouflage. *Intrigués* les Canadiens ont tiré des balles incendiaires et la famille a dû sortir : parents, grand-pères et 4 enfants.... Les Canadiens sont retournés à la mare par le petit bois du chemin de Cairon pour retourner à la mare d'Anguerny, et les Dechauffour sont rentrés chez eux.

Historiettes

Colette : Le jour J, aujourd'hui le soleil se lève à l'envers ! Des Français réquisitionnés devaient monter la garde à la gare de Bretteville. Parmi eux, Francisque Aubrée. A 9 heures, ils réussissent à revenir. Ils ont fait une tranchée pour se protéger... Une bonne dizaine de personnes ont dormi dans la tranchée.

Dans les herbages au moment du débarquement, un Polonais de l'armée allemande était servant de la DCA. Le matin, il quitte sa mitrailleuse en disant « *Scheiße ! Demain Pologne !* » On ne l'a plus revu.

Un soldat canadien a été tué au niveau du carrefour de la salle de Colomby ; riposte des canadiens qui mitraillent le clocher. Mais le sniper tirait depuis la sacristie !

Un belge, le père Soyer, qui venait démarier les betteraves en avril 1944 a dû rester un an à Anguerny. Il logeait au carrefour du chemin de la Trappe. Il avait l'habitude de marcher avec des sabots garnis de paille. Les nouveaux soldats qui arrivaient avaient pitié et lui donnait des chaussures : tout compte fait, il y en avait une soixantaine dans le vestibule, mais le père Soyer préférait ses sabots !

Le même père Soyer se faisait raser par Francisque Aubrée dans les écuries au mois de juillet quand un gros obus s'encastre dans le mur de l'écurie, sans exploser ! Vive la chance !

Histoires horribles

Jean : le jeune Bernard remarque une sorte de stylo au sol. Il le ramasse ; l'objet explose ; c'était un détonateur allemand. Bernard a perdu une main.

Le jour du débarquement, Madame Gosset, très patriote s'approche des canadiens pour les accueillir, au voisinage du camion de munitions allemand ainsi qu'un side-car stationnés dans la cour. Les canadiens, dans la tension du moment, se méfient de la silhouette près du camion suspect et ouvrent une rafale de mitrailleuse depuis un blindé. Son mari qui ne s'était pas approché, n'a rien eu. Ils ont déposé le corps Madame Gosset chez Albertine Mauger, pas loin, la grand-mère de Colette.

Deux véhicules cheminent du côté de l'église d'Anguerny. Les vibrations font tomber une mine. Le 2ème véhicule passe dessus, ce qui le fait exploser. Il y a des victimes.

Après le puits sur la route de Caen. Une voiture allemande décapotable reste plusieurs jours au soleil avec un Allemand tué d'une balle sous le nez. Il avait de belles bottes. Jules essaye de récupérer les bottes. Mais le pied est resté dans la botte quand il l'a retiré. Jules n'a pas insisté !



Sur les routes près de Juno beach

L'épisode de Bernières

Colette : le jeudi, 2 jours après le débarquement, cela tirait toujours. Aussi, par précaution tous les hommes du village ont été embarqués par les canadiens, y compris M. Duboeuf de la rue de l'église, qui était âgé. En tout, ils étaient plusieurs dizaines...

Dans un premier temps, les hommes ont été regroupés au point du jour. La mère de Romain Mauger est venue apporter une couverture pour son fils. Après, ils les ont amenés au clos de l'église et mis en rang devant 2 mitraillettes. – *C'est la fin, se dirent certains*. Mais c'était seulement pour les compter avant de les conduire en camion à Bernières. Pendant ce temps, la rumeur courrait parmi les hommes retenus que la ferme Mauger était en feu. En fait, les Canadiens avaient seulement tiré par la fenêtre vers le chemin du Ruet



car ils avaient vu ou cru voir des Allemands ou des affaires appartenant aux Allemands. Les tirs ont mis le feu à un petit bâtiment en toit de chaume : dégâts limités.

Le Lendemain, on les conduits sur la plage au pied des bateaux. « Il y avait tellement de bateaux qu'on ne voyait plus la mer » ; « Cette fois, c'est sûr, ils nous amènent en Angleterre ». Mais c'est dans un hôtel de Bernières à moitié démoli qu'ils ont été conduits, gardés de manière approximative. Ensuite ils ont été libérés, « mais débrouillez-vous pour rentrer chez vous ». Seul M. Duboeuf a été ramené chez lui sur une moto...



« Repens-toi, Duboeuf ! »

Pas très longtemps après, M. Duboeuf, qui fréquentait très peu l'église, était sur son lit de mort. L'abbé Pinçon entre brutalement dans la pièce et hurle d'une voix de stentor : « Repens-toi Duboeuf, tu vas mourir ! ». Pour dire, cela avait jeté un froid !

Une fois installés à Colomby, les Canadiens questionnent la mairie « avez-vous des moyens de circuler ? ». Ils fournissent alors à Romain Mauger un laissez passer pour aller où bon lui semble sans restriction....

La vie continue

Colette : pas d'électricité pendant un an...

Une énorme bombe est tombée du côté du chemin de fer, lâchée par erreur, tout Colomby et Anguerny a entendu sauf nous. Des chevaux tués, ou abattus après s'être blessés, étaient mis directement dans le trou de la bombe...

Les canadiens du Queen's Own Rifles stationnés derrière le calvaire de la route de Mathieu - Ils y sont restés plusieurs jours. Ils venaient chercher de l'eau à la ferme.

Jean: le 19 août 1944, le 19, Ma mère Bernadette traverse la route en face de chez elle, se fait faucher par la moto d'un sodat. Eliena est née prématurément ce soir-là. Les gradés voulaient punir le motard. Ma mère a dit - Non non ! Pourquoi le punir alors qu'ils sont là pour nous libérer ? C'est un médecin anglais qui a pratiqué l'accouchement. Quelques années plus tard, Eliena était une belle jeune fille.

Gérard : l'école a repris à la rentrée de septembre. A partir du 6 juin, c'était les vacances...L'école de Bernières où Gérard était scolarisé a été entièrement détruite...

Après le débarquement, l'herbage en face de la ferme Déchauffour servait de piste d'atterrissage pour les petits avions. Le terrain n'était pas aménagé. Il s'agissait de biplaces d'observation.

Les Canadiens ont créé des chemins à travers la plaine pour le déplacement des chars... L'un d'eux partait en face de la ferme à la sortie de Colomby route de Thaon et se dirigeait vers Villons. Un second chemin, parallèle à la rue de l'église de Colomby rejoignait le carrefour (l'actuel rond-point). La route de Caen avait été un peu élargie.

Après la guerre, la maison en face du château de Colomby a servi de camp de prisonniers de même que le presbytère. Ces allemands travaillaient dans les fermes.

Des écossais étaient venus en repos derrière la ferme quelques jours... Il y avait aussi des régiments du désert, «les rats d'Afrique, pire que les Allemands». Ces soldats venaient d'Afrique. Ils se comportaient très mal. Entraient dans les maisons, se servaient...

Jean : mes 2 frères, Marcel (7 ans) et Daniel (3 ans) passaient leur temps avec les Canadiens. Les Canadiens se servaient (et se servent encore) des photos des enfants ! Ces photos ont ressurgi bien plus tard et illustrent encore de nombreux documents.



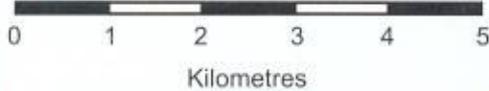
Propos et témoignages recueillis par Alain Yaouanc auprès de Colette Mauger, Gérard Dechauffour[†], Jean Frémont, Marie-Louise Aubrée[†].





D-Day Landings and D+1

6 - 7 June 1944



<http://www.dday-overlord.com>

Document de DDAY-Overlord, Marc Laurenceau, copie d'un document original du Service historique du QG des forces canadiennes

